

Preljocaj, mémoire d'une mise en bière

Libération 24 septembre 2012 à 20:26

Critique Danse. Le chorégraphe adapte un texte de Laurent Mauvignier inspiré d'un sordide fait divers lyonnais.

Par MARIE-CHRISTINE VERNAY Envoyée spéciale à Lyon

Le 2 janvier 2010, *Libération* titrait «Une mort en direct sur la vidéo de Carrefour». L'article relatait le décès d'un jeune homme de 25 ans, tabassé par quatre vigiles du supermarché du quartier de la Part-Dieu de Lyon (III^e arrondissement). Le seul crime de la victime, Michaël Blaise, était d'avoir bu une canette de bière dans le rayon, sans faire un détour par la caisse. Le passage à tabac qui s'ensuivit, filmé par les caméras de surveillance du magasin, est d'une violence inouïe. L'auteur Laurent Mauvignier s'est emparé de ce fait divers pour écrire une fiction où le narrateur s'adresse au frère de la victime. En une seule phrase, l'écrivain tente de dire ce qui ne peut l'être, sinon par les fait-diversiers. Il prend des coups, se met à la place du mort.

Sacrifice. Qu'a-t-il pu sentir pendant que des hommes de son âge s'acharnaient sur lui, déjà inerte ? Une marque de déodorant ? Qu'a-t-il entendu ? Des injures ? *Ce que j'appelle oublié* est un récit pour conjurer la mort, un acte de résistance afin que chacun se souvienne de ce qui a pu advenir d'un quidam en proie à la violence de ses semblables.

Que le chorégraphe Angelin Preljocaj se soit saisi du texte, comme Laurent Mauvignier du fait divers, est étonnant. On ne le connaissait pas dans ce registre, bien qu'il ait déjà utilisé les mots dans ses spectacles. *«La forme même, affirme-t-il, m'a immédiatement passionné. Une longue phrase unique, interminable, qui imbrique le jeu des corps et la structure littéraire d'une façon radicale. J'ai pensé que la danse pouvait adhérer au sujet, en mettant en perspective le récit et en déployant une écriture chorégraphique qui lui serait spécifique. Plusieurs questions sont posées par Mauvignier, il y a une profonde réflexion sur l'exclusion, la marge, le consumérisme, tout cela à travers le dialogue silencieux des corps.»*

Créé à la Biennale de Lyon, ce spectacle d'une mort en direct est terrible. Le texte est pris en charge par un comédien, Laurent Cazanave, que l'on sent frémir à chaque mot qu'il prononce. Juste un frémissement de la voix, un léger emportement vers la fin, comme si les mots avaient eu raison de sa raison. Cela pourrait suffire à notre entendement. Mais voilà que la danse s'en mêle. Et là commence l'histoire. La danse peut-elle mettre en scène la violence ? Non, répond le spectacle d'Angelin Preljocaj, qui est tout à la fois une mise en bière, un deuil compassionnel et la résurrection d'un sacrifice inutile.

Que vaut une vie, s'interroge Laurent Mauvignier, une canette, un pack de six, de vingt-quatre ? Dans un décor d'enfermement, sans issue de secours, six danseurs prennent en charge les mots qui les révulsent. Il y a un déséquilibre complet entre l'espace littéraire qui a les moyens de dire la violence la plus radicale et la danse qui ne peut le faire. Certes, certaines scènes - comme celle d'une fouille approfondie jusque dans l'anus - sont crues, mais, pour le reste, on

ne saurait dire. Les vigiles sont élégants dans leurs costumes, la victime ballottée est parfois portée aux nues, avant d'être piétinée. En s'attachant à la fiction de Laurent Mauvignier, Angelin Preljocaj interroge sa propre discipline et son rapport au monde.

Courageux. La victime avec lui n'est pas une, mais multiple. Elle pourrait être aussi une femme, comme cette demoiselle de 15 ans violée en 2012 par trois garçons de son âge, également au centre commercial de la Part-Dieu à Lyon. La danse ne peut échapper à sa sensualité. Cela trouble. Longue phrase chorégraphique, du ressassement allant du détail aux ensembles, *Ce que j'appelle oubli* déporte la danse dans un univers inconnu. Qu'Angelin Preljocaj se soit coltiné cette aventure est courageux, même s'il a les moyens de ce courage, dirigeant l'un des gros centres chorégraphiques nationaux, en l'occurrence à Aix-en-Provence. Le réel ne le rattrape pas, le texte non plus, qui reste une fiction, mais l'horreur indicible de la cruauté est ici exposée. Stupéfiant.